

don de charmer ceud-là même qui l'entendent pour la première fois. C'est dire que la trame en est claire et la musique délicieuse.

De plus, cette première représentation sera donnée au bénéfice de Fétis, qui cumule, avec les emplois de premier sujet de comédie et de ténor d'opérette, celui de régisseur metteur en scène des œuvres musicales.

Nous lui devons bien un encouragement et des applaudissements.

NOS BETISES

PÉTITION À LA NATURE

Au moment précis où la première lueur de l'aube souleva sa portière, la Nature s'éveilla, si toutefois on peut se servir de cette expression pour une personne qui ne dort jamais que d'un oeil. Mais le réveil de la nature est un terme consacré par l'usage.

Elle sortait, fraîche et calme, du bain de rosée dans lequel, selon les prescriptions de l'hygiène, elle fait ses ablutions quotidiennes, quand la brise du matin fit irruption dans sa chambre, en courbant la tête des fleurs qui en gardent l'entrée.

— Ah ! c'est toi, petite folle, dit la Nature ; que me veux-tu ?

— Madame, je vous apporte une pétition.

— Qu'est-ce qu'on me réclame encore ? Ils sont toujours à clabauder contre mes lois. Voilà l'inconvénient de créer des êtres qui raisonnent. Je l'ai dit à papa. . . Arrêtons nous aux bêtes ! Avec elles nous n'aurons pas de désagréments. Il a voulu des hommes, et voilà ce qui arrive. Ils ne sont jamais contents de rien, et m'assourdissent de leurs clameurs. Tantôt ils gèlent, tantôt ils brûlent ; trop de pluie par-ci, pas assez par-là. Si je les écoutais, je ferais de belle besogne ; mes saisons ne sauraient à qui entendre. La glace viendrait en été, et la canicule en hiver. Ils dénudent leurs montagnes, ils inondent leurs plaines, ils épuisent leur sol, et c'est moi qu'ils accusent. Les marais leur donnent la fièvre, bon, c'est ma faute ; leurs pommes de terre sont malades, crac, ils s'en prennent à moi. Ils poussent des cris de paon dès qu'une mouche les pique, et ne tarissent pas d'injures quand le cliendent étouffe leurs récoltes et que les chenilles dévorent leurs vergers. Qu'ils s'arrangent entre eux ! je ne suis pas faite pour subvenir à leur paresse, ni pour réparer leurs bêtises. — Doucement, n'allez pas si vite ! dit-elle aux rayons de soleil qui l'assuyaient. Ces misérables vont crier encore, parce que vous allez leur faire des nuages avec mes perles. Il faut pourtant bien qu'elles s'en aillent quelque part. Nous entendrions de belles lamentations, s'ils se mouillaient les pieds, pendant tout le jour, dans la rosée. C'est pour le coup qu'ils m'enverraient des pétitions.

— Madame, dit la gentille messagère, ce n'est pas une réclamation des hommes que je vous apporte. C'est une supplique des enfants.

— Des enfants ! ah ! par exemple, voilà qui m'étonne. Comment ! les enfants, les enfants aussi ! ils se plai-

gnent de moi ! petits monstres ! mais partout, dans tous les règnes, dans quelque branche qu'ils viennent éclore, l'imagination la plus ingénieuse ne rêvera jamais tout ce que j'ai inventé pour dorloter leurs premiers jours. Voyez mes graines ! cassez mes oeufs ! qu'on me révoque de toutes mes fonctions, s'il y manque la moindre chose ! sucre, amidon, albumine, mes cosses, mes coquilles en sont bourrées partout. A bouche que veux-tu, le plus petit germe y trouve sa pâture. Et mes berceaux, quelle fabrique ! cherchez, pour les construire, un instrument plus perfectionné que le bec de mes oiseaux ! Les plus favorisés de tous, je les loge, pendant des mois entiers, bien chaudement, bien douillettement, dans le sein de leur mère. A peine éveillés, leur table est servie : de bonnes mamelles gonflées de lait. Qu'est-ce qu'ils demandent de plus ?

— Je ne commets pas l'indiscrétion de lire les requêtes qui vous sont adressées, ma lame. D'ailleurs, celle-ci est ficelée, comme vous voyez, avec un fil de la vierge.

— Enfin, voyons ce que me veulent ces marionnettes, dit la mère commune.

Elle rompit le fil qui s'envola, et déplia la pétition écrite avec des pattes de mouche sur une toile d'araignée.

Voici ce qu'elle lut :

“ Grand Maman Nature,

“ Les soussignés, nouveaux-nés, nourrissons, poupons et bébés, à la mamelle, au biberon, à la bouillie, sortent leurs bras de leurs langes pour les tendre vers toi. Tous venus sur la terre de la même façon, nus comme des petits saints Jean, exactement constitués les uns comme les autres, poussant le même cri, ayant le même goulot, nous sommes surpris de n'être pas reçus de la même manière, et de nous entendre enregistrer, quand on nous porte à la mairie, les uns dans des haillons, les autres dans des couvertures de soie, sous des titres tout différents. Qu'est-ce que ce petit qui n'est pas plus beau que nous, a fait plus que les autres, Grand-Maman Nature, pour qu'on brode une couronne sur ses langes ? Pourquoi celui-ci a-t-il un père, et celui-là n'est-a-t-il pas ? Tu dois des pères à tout le monde, ou, du moins, si tes moyens ne te permettent pas de nous en donner à tous, alors n'en donne à personne, pour ne pas faire de jaloux. Il en est qu'on dit naturels, d'autres qu'on appelle légitimes. Ceux-ci sont ordinairement les mieux traités, ce qui est une injure pour toi ; car enfin, si nous sommes tous, comme on le prétend, les enfants de la Nature, ceux qui portent ton nom devraient avoir la préférence sur ceux qui ne la portent pas. Mais nous aimerions mieux qu'il n'y eût de préférence pour personne : pourquoi tous les petits enfants ne seraient-ils pas naturels ? Il y en a aussi, paraît-il, qu'on expose comme de petits chiens au coin des bornes, et d'autres que leur mère étouffe aussitôt qu'ils voient le jour. Comme ceux-là, pas plus que les autres du reste, n'ont demandé à venir au monde, il nous semble qu'on pourrait bien les dispenser de naître, pour éviter à leur mère le chagrin de commettre cette mauvaise action. Du reste,